

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904



N° 86 - 1991 - Fasc. 4

## SOMMAIRE

- Souvenirs de quatre années de guerre (1914-1918)  
par Jean BRESSE.
- Les possessions urbaines et viennoises du Comte Dauphin,  
par Renée BONY.
- L'année 41, par Jean BOUVARD.

## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES «AMIS DE VIENNE»

### REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour «répandre la connaissance de l'histoire de la Ville  
et des antiquités viennoises» (article premier des statuts).

#### Pour 1992

|                                |           |
|--------------------------------|-----------|
| Le numéro .....                | 35,00 F.  |
| Retraités et étudiants .....   | 100,00 F. |
| Abonnement annuel normal ..... | 120,00 F. |
| Abonnement de soutien .....    | 150,00 F. |

**Avis important :** Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

**Correspondance :** Secrétaire des «AMIS DE VIENNE», Office de Tourisme, cours Brillier, 38200 VIENNE.  
C.C.P. «Amis de Vienne» - LYON 185-71 J.

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles  
l'entière responsabilité des opinions émises.

#### EN COUVERTURE :

Plat de quête - XVI<sup>e</sup> siècle - Cathédrale St-Maurice de Vienne



### ATTENTION !

**TOUS LES ABONNEMENTS COMMENCENT AU 1<sup>er</sup> JANVIER**

*Nous vous prions de payer votre cotisation dans les meilleurs délais. Comme il n'est pas possible d'envoyer des lettres de rappel, le Conseil d'Administration a décidé de supprimer l'abonnement aux retardataires.*

*Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître. Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.*

**MERCI.**

— POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS —

### FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE » POUR L'ANNÉE 1992

NOM : ..... Prénoms : .....

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par la Poste) : .....

.....

.....

#### TARIF ABONNEMENT pour 1992 :

Abonnement de soutien ..... 150 F.

Abonnement normal ..... 120 F.

Étudiants - Retraités ..... 100 F.

A retourner, accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« Amis de Vienne » - Office du Tourisme - Cours Brillier - 38200 VIENNE

## ACTIVITÉS

- Samedi après-midi, 1<sup>er</sup> février, visite commentée par M. Roger LAUXEROIS, de l'exposition consacrée à Joseph BERNARD. Rendez-vous au Cloître de St-André-le-Bas à 14 h 30.
  - Samedi après-midi : 14 ou 21 Mars, découverte des pierres à Cupules, sous la direction de Jean EYNAUD, dans la région de Montléans. Le lieu de rendez-vous et l'heure seront fixés ultérieurement.
- Madame Bénédicte COTTIN, historienne du Mobilier, professeur à l'Université Lyon II étudie l'évolution du meuble à travers les siècles.

Ces conférences vous sont proposées à l'Hôtel de la Poste à Vienne. Voici ci-dessous les dates et les heures de ces conférences :

MARDI 7 JANVIER à 14 h. 15

Le style LOUIS XIV : évolution des différents types de meubles : sièges, tables, cabinets, bureaux, commodes.

— MARDI 4 FÉVRIER à 14 h. 15

L'évolution des styles au XVIII<sup>e</sup> siècle : de la période Régence au Directoire.

Le commerce des meubles à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle.

— MARDI 31 MARS à 14 h. 15

Les meubles de menuiserie.

Organisation de la corporation, formation du métier, maîtrise, estampille...

La fabrication du meuble, etc...

— MARDI 5 MAI à 14 h. 15

Le siège au XVIII<sup>e</sup> siècle : évolution, différents types de sièges, quelques grands menuisiers en siège parisiens.

— En MAI ou JUIN,

visite commentée du Musée des ARTS DÉCORATIFS à LYON.

*Tous renseignements auprès de l'Office de Tourisme :*

*Prix par séance : 65 F.*

- AVRIL ou MAI : Visite de l'exposition "TOULOUSE LAUTREC" Date à déterminer début Février. Places limitées à 25 personnes. Journée complétée par la visite d'un musée guidé par Sophie SCHADELLE.

Pré inscription ouverte.

- FIN SEPTEMBRE : Voyage en ITALIE : SIENNE, FLORENCE, ASSISE et sa région.

Durée du voyage : une semaine environ.

Le prix du voyage ainsi que les détails de celui-ci vous seront communiqués au cours du 1<sup>er</sup> trimestre 1992.

Les inscriptions seront enregistrées auprès de :

Mme THEVENET - Tél. 74 53 36 51

Mme SEGUIN - Tél. 74 85 27 89

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904



N° 86 - 1991 - Fasc. 4



# BULLETIN

Samedi 24 octobre, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Samedi 24 octobre, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

Mardi 4 février, 1<sup>er</sup> fév. 1904, sous la présidence de M. Roger LAFERRE, de l'Académie, par M. Joseph DEBARD.

# **SOUVENIRS DE QUATRE ANNÉES DE GUERRE (1914-1918)**

par Jean BRESSE\*

**1915**



*Le Colonel Paul Bresse.*

\* Suite du n° 86 - 1991 - Fascicule 2



### **Entre Noël et le 1<sup>er</sup> Janvier : la Trêve.**

Nos tranchées sont dans l'eau et nos pauvres poilus aussi. La situation doit être identique chez les Allemands.

D'ailleurs, la proximité des lignes françaises et allemandes est telle que des contacts s'établissent entre soldats français et allemands et les "cuistots" qui nous apportent la soupe, le matin au petit jour et le soir, à la nuit, nous racontent (ce sont les "canards" de la cuisine) qu'au 1<sup>er</sup> Bataillon, Français et Allemands se sont trouvés ensemble sur le terre-plein pour planter et dérouler des fils de fer barbelés; il y eut échange de mots et d'impressions.

Le lendemain, la sentinelle française qui se trouvait au petit poste avancé en avant de nos lignes, s'entend appeler : "Franzose, Franzose". La sentinelle française lève le nez, aperçoit la sentinelle allemande; des deux côtés, on parle : le bruit se répand comme une traînée de poudre - en moins d'une heure, poilus français, soldats allemands sont debout sur le terre-plein. Personne ne tire ! Je verrai ma vie durant, cet officier allemand avec sa grande capote et sa casquette, jumelles à la main, qui nous observe...

Le Commandant de la Compagnie, le Capitaine Muret (qui commandait à Vienne la 8<sup>e</sup> depuis plusieurs années et qui, après avoir été blessé dans les Vosges, avait repris le commandement de la Compagnie), recherche des poilus ayant des écussons autres que 99 - il groupe ainsi une dizaine de poilus ayant les numéros 99 - 22 - 97 - 17 - 30, etc... et leur demande de bien se montrer aux Allemands pour leur faire croire qu'en face d'eux il y avait plusieurs régiments français.

De son côté, le Commandant, prévenu, organise une trêve officielle avec drapeau blanc pour parlementer avec les autorités allemandes d'en face afin que le service de santé puisse relever nos tués de l'attaque du 28 Novembre.

Cette situation dura plusieurs jours : ni Français, ni Allemands (du moins les fantassins) ne tiraient plus.

Par contre, l'artillerie continuait de tirer sur l'arrière et non sur la première ligne. Les nuits étaient calmes, mais la consigne était : "Méfiez-vous des ruses des Allemands !".

Le 31 Décembre arrive : les Allemands nous préviennent : "à minuit, pour fêter le 1<sup>er</sup> de l'An, nous effectuerons des feux de salve, mais ne craignez rien, nous tirerons en l'air et non sur vous".

Effectivement, à minuit, nous entendons un certain remue-ménage dans les lignes allemandes, puis des commandements et au sifflet, les tirs de salves.

Au cours de ces rencontres entre Français et Allemands, il y eut de nombreux échanges : pain français contre pain noir K. K. allemand,



cigares allemands contre tabac français. A certains moments de la journée, le terre-plein entre les deux lignes s'est trouvé occupé par des centaines de soldats des deux camps.

### **La reprise des combats**

Dans les premiers jours de Janvier 1915, sans doute y a-t-il eu une relève dans les lignes allemandes, car l'attitude des fantassins allemands a changé du tout au tout. On peut supposer que le Commandement allemand des troupes en face de notre front a donné des ordres en conséquence, il a voulu profiter de l'état de "trêve" pour obtenir des renseignements, cherchant à capturer des prisonniers.

Cet incident s'est produit dans le secteur de ma compagnie : au cours de la nuit du 2 au 3 Janvier, une patrouille allemande s'est approchée d'un de nos petits postes, en avant de la première ligne; les Allemands ont parlé aux Français qui occupaient le petit poste, puis profitant de la semi-confiance des Français, ont sauté brusquement sur l'un d'eux cherchant à s'emparer de son fusil : le Français qui se tenait sur ses gardes a résisté et a crié assez fort pour alerter le sous-officier de service qui faisait sa ronde à proximité - celui-ci est intervenu aussitôt, tirant sur les Allemands qui se voyant découverts, se sont retirés. Voilà comment dans notre petit secteur la guerre a recommencé.

Depuis cet incident - jour et nuit la fusillade est presque permanente. La méfiance, chacun se tient sur ses gardes, la nuit, le service de garde est renforcé; chaque fantassin assure 4 à 5 heures de sentinelle avancée en trois ou quatre fois - la nuit est longue entre 6 heures du soir et 8 heures du matin.

A cela s'ajoute le mauvais temps et la boue collante de Picardie. En ce qui me concerne, j'ai repris mes fonctions de Caporal d'escouade avec mes 12 hommes, ce qui m'exempte de sentinelle de jour, mais la nuit, je suis au petit poste avec mes hommes.

Le 9 Janvier au matin, nous avons été relevés et sommes de nouveau revenus à Proyard\* au repos pour trois jours, en réalité, il faut en profiter pour se nettoyer, pour faire sécher capote, veste, etc... graisser les chaussures, pour laver soi-même son linge de corps ou le faire laver par les femmes du village.

Le 22 Janvier, le 2<sup>e</sup> Bataillon occupe un nouveau secteur un peu plus à gauche que le précédent, toujours devant le village de Fay et à quelques centaines de mètres de la sucrerie de **Dompierre**, occupée par un autre Bataillon du 99<sup>e</sup>.

Le secteur de la 8<sup>e</sup> Compagnie se trouve dans une partie boisée,

\* A proximité de Morcourt dans la Somme (photo p. 116).



sur les pentes boisées d'un ravin : la tranchée de première ligne ne se trouve plus dans la boue, en raison de la pente, elle est plus confortable; immédiatement en arrière de la tranchée de première ligne, des abris, véritables chambres de repos, de 5 à 6 mètres de long sur 2 m. de large, couverts de "rondins" provenant d'arbres abattus et de 1 mètre de terre : ces abris sont suffisants pour des éclats d'obus, mais insuffisants en cas de chute de gros obus ou de "minen".

Dans cette partie du secteur, les tranchées allemandes situées en lisière du village de Fay, se trouvent environ à 150 ou 200 mètres de notre première ligne; ce secteur est plus calme que le précédent. Dans cette période du 25 Janvier, le temps est plus froid, il gèle toutes les nuits, des braseros permettent de se chauffer un peu, grâce au bois trouvé sur place et à un stock considérable de charbon à la sucrerie de Dompierre.

En raison de l'éloignement relatif des tranchées allemandes, les mortiers de tranchées ne peuvent atteindre notre première ligne. Ces mortiers lancent des bombes avec mèches à poudre noire, bombes appelées par les poilus des "seaux à charbon", elles explosent à retardement après avoir touché le sol, faisant des dégâts sans éclats, mais engins démoralisants à cause de la quantité considérable d'explosifs (de 10 à 15 kg d'explosifs).

Dans ce secteur, assez calme dans la journée, mais qui exige la nuit plus de surveillance - chaque nuit, une ou deux patrouilles circulent dans le "no mans land", zone entre lignes françaises et allemandes. Il arrive souvent des incidents au cours des patrouilles, entre groupes français et allemands. Parmi les "canards" qui nous arrivent de l'arrière par les cuisiniers et les hommes qui nous montent la soupe, il faut citer le suivant. Ce fait divers m'a d'ailleurs été confirmé par des camarades artilleurs.

A l'origine de l'histoire, il faut noter que depuis une quinzaine, l'artillerie allemande était devenue plus agressive. Depuis Octobre 1914 - des deux côtés - il fallait économiser les obus. La bataille de la Marne, la course à la mer avait en effet épuisé les stocks des deux artilleries. En Février, les stocks recommencent à se reconstituer et le fantassin, qu'il soit Français ou Allemand, s'en aperçoit. C'est ainsi qu'au début de Février 1915, les Français se sont rendu compte qu'il y avait quelque chose de changé : le tir des obus de 77 allemands se faisait beaucoup plus fréquent.

Le fantassin commençait à se plaindre au commandement du secteur et réclamait des tirs de représailles : le 75, lui aussi, était moins avare de ses obus. Notre artillerie ne comprenait guère à l'époque que des canons de 75 et très peu de canons lourds



(quelques 120 et 155 longs). La riposte ne pouvait se faire qu'avec du 75, mais l'observation ennemie recherchait les emplacements de batteries françaises lesquelles devenaient une cible pour les canons lourds allemands. D'où, chez les artilleurs français, l'idée de tromper l'ennemi en installant bien en vue, pour l'aviation allemande, de fausses batteries, au moyen de troncs d'arbres simulant un canon. Par contre, les batteries réelles commençaient à se dissimuler aux vues par l'utilisation de branchages, c'était l'origine du camouflage.

Ainsi donc, grâce à la ruse des artilleurs français, le 75 pouvait procéder à des tirs de représailles sur les premières lignes allemandes, et en même temps sur les batteries allemandes de 77 - automatiquement, l'artillerie lourde allemande (105 et 150) arrosait nos fausses batteries en bois. Grâce à ce subterfuge, nos batteries de 75 étaient momentanément épargnées, et les batteries allemandes de 77 étaient obligées de se calmer ou de se taire.

C'est vers la fin Janvier que personnellement, je me suis trouvé pris, pour la première fois de cette guerre, sous un tir de 150, explosif fusant, à l'éclatement en l'air (les obus percutants n'explosant qu'en touchant le sol). L'explosion d'un fusant, projetant vers le sol des éclats et des sharpnells, étant destiné à atteindre un groupe d'hommes à découvert. Ce jour là, je faisais partie d'une corvée de paille, à quelques centaines de mètres en arrière de la première ligne, notre corvée a été aperçue par un observateur ennemi; aussitôt un obus explosif fusant éclate à 200 mètres environ en avant de nous; c'était un "gros noir" ou "marmite" - puis les coups se succèdent en se rapprochant du sol, des éclats et des shrapnells pleuvent autour de nous - plus de peur que de mal - à chaque arrivée, c'est le plongeon obligatoire.

A partir du 15 Février, le Régiment en entier est relevé; mon Bataillon (le 2<sup>e</sup> Bataillon) est cantonné à La Motte en Santerre à 14 kms à l'ouest de Foucaucourt. Le repos a été de 48 h. seulement - Nouvelle occupation du même secteur : Foucaucourt - Dompierre - puis de nouveau, repos à Méricourt sur Somme. A quelques kilomètres de Méricourt, à Morcourt, vient d'arriver un important renfort de jeunes des classes 14 et 15, où je retrouve de nombreux camarades connus.

Le 1<sup>er</sup> Mars, nous voilà de nouveau en ligne, dans le secteur où notre première ligne est à 50 mètres de la ligne allemande, les Allemands utilisent beaucoup les "seaux à charbon". Je viens de rencontrer deux lieutenants connus : Raymond (connu à Vienne sous le nom de "Pipet"), il commande la 7<sup>e</sup> Compagnie et le Lieutenant Kléber qui commande la 6<sup>e</sup>.

La nuit, on voit nettement la trajectoire des bombes allemandes par le sillage de la mèche qui brûle et qui fera déclencher l'explosion.



ainsi, on peut se protéger, car on peut prévoir le point de chute. Dans notre secteur, le Génie (le 4<sup>e</sup> Génie de Grenoble) creuse des galeries souterraines, au-dessous des petits postes allemands; une explosion souterraine a anéanti un de ces petits postes.

Au repos, je retrouve un bon camarade, Degaud de la 6<sup>e</sup> Compagnie, nous nous réunissons pour faire un petit extra (beefsteack - frites - salade) chez l'habitant - une dame nous fait la cuisine.

Nous voilà au printemps avec de beaux jours, les pissenlits sont les bienvenus ! Hélas ! une nouvelle calamité fait son apparition : les poux, chaque poilu a les siens, la lutte sera difficile.

Depuis le 15 Mars, nous sommes de nouveau en ligne, toujours devant le village de Fay - les opérations en cours en Champagne entraînent des diversions déclenchées des deux côtés - l'artillerie bombarde du côté nord vers Albert-la-Boisselle, du côté sud, vers Lihons.

C'est l'époque où apparaît la tenue bleu horizon; on commence par distribuer les capotes - il faut préciser que le pantalon rouge, que nous avions en arrivant en Novembre, par dessus lequel se trouvait une salopette bleue en coton, a été remplacé en premier lieu par des culottes en velours marron.

Les relèves se font maintenant à l'intérieur de la brigade; le 22<sup>e</sup> relève le 99<sup>e</sup> et vice-versa de sorte que le Régiment en entier (3 Bataillons) se trouve au repos dans les trois villages sur la Somme à l'ouest de Bray : Héricourt - Morcourt - Cérisy.

Au début d'Avril, nous voilà de nouveau dans le mauvais coin du secteur, où se trouvent les entonnoirs de mines; deux d'entre eux font de dix à quinze mètres de diamètre, en avant de nos tranchées. De nuit, il faut prendre la garde à deux ou trois reprises, pendant une heure, sur le rebord de l'entonnoir à proximité immédiate de la sentinelle allemande; on entend tout ce qui se passe de l'autre côté, l'arrivée de la sentinelle qui arme son fusil : nous sommes tellement près que, entre sentinelles, c'est la trêve obligatoire; une grenade lancée à la main ferait mouche chaque fois. Une heure de garde dans l'entonnoir manque de charme, on attend avec calme la relève, mais quel soulagement quand on est relevé !

#### **Un nouveau secteur : Maricourt**

Le 15 Avril, la 8<sup>e</sup> quitte définitivement le secteur. Nous voilà de nouveau au repos; le 99<sup>e</sup> en entier quitte le secteur pour passer de l'autre côté de la Somme, en direction d'Albert.

Notre nouveau secteur, celui occupé par le 99<sup>e</sup> est celui de : Montauban - Maricourt - Curlu : le 2<sup>e</sup> Bataillon occupe la ligne en avant immédiat du village de Maricourt.



Nous arrivons à Maricourt vers le 22 Avril : personnellement, je tombe malade en arrivant - une grosse température - il faut aller à la visite - je suis évacué à l'infirmerie du Bataillon. Le Médecin-Major est le Capitaine-Major Mayoux de Vienne, beau-frère de Michalon - assisté par un jeune médecin auxiliaire, Bailloud, un de mes camarades de Robin : je suis admirablement soigné pour une grippe intestinale; j'ai le souvenir d'avoir été malade avec 40° de fièvre, avec coliques, maux de tête; j'étais incapable de bouger.

Grâce aux soins du Docteur Mayoux et de mon camarade Bailloud, j'ai pu rejoindre ma compagnie le 8 Mai - au moment d'une relève. Le 10 Mai, la 8<sup>e</sup> est au repos à Suzanne.

Pendant mon séjour à l'infirmerie, j'avais la possibilité de circuler librement, j'ai pu ainsi parcourir le village de Maricourt, petit village qui devait être agréable à habiter; malgré la proximité immédiate de la première ligne, il y avait encore des habitants qui n'avaient pas voulu partir, notamment à la ferme du Château; il y avait encore vaches - poules, etc... ainsi pendant ma convalescence, je pouvais me procurer du lait frais et des œufs, régime recommandé par le Docteur Mayoux pour me retaper.

Le château est en partie démoli; il appartient au Comte de Thieulloy (près de Poix). L'église est en ruines, les cloches sont à terre. L'eau manque, un seul puits dans le village. Suzanne par contre, (village où la 8<sup>e</sup> est au repos) est intact. Le château me paraît magnifique.

Nous voilà vraiment au printemps, il commence à faire chaud, les pommiers sont en fleurs, la nature est en beauté; cela nous remonte le moral ! Mais hélas ! La guerre est toujours là.

En ce qui me concerne personnellement, j'ai eu le grand plaisir d'être nommé enfin Caporal. Le Capitaine Muret, à son retour au 99<sup>e</sup>, au front (ayant été blessé en 14 dans les Vosges) a repris le commandement de la 8<sup>e</sup> Compagnie qu'il commandait à Vienne, depuis plusieurs années : il est le type classique du bel officier d'avant-guerre, adoré de ses hommes.

A ma sortie de l'infirmerie, il me fit appeler, très étonné qu'un candidat à Saint-Cyr ne soit pas encore nommé Caporal "Vous serez nommé dans quelques jours". La nomination a été effective le 17 Mai 1915.

Je restais affecté à la 8<sup>e</sup> Compagnie, mais je changeais de section, je passais de la 2<sup>e</sup> section à la 3<sup>e</sup> et je prenais le commandement de la 11<sup>e</sup> escouade, avec des hommes nouveaux pour moi : avec un Bouillot, un Rousset.

Le 15 Mai, nous sommes de nouveau en ligne, dans le secteur de Maricourt (le nouveau secteur). Les tranchées sont mieux installées

et plus confortables que celles du secteur de Fay - les abris plus importants et paraissant plus résistants au moins aux obus de 105 - les lignes allemandes sont à environ 250 - 300 mètres, ce qui nous préserve des "seaux à charbon" ou minens - du moins pour le moment.

Depuis 48 heures, nous entendons un grondement ininterrompu du côté du Nord (Région d'Arras). Je vois assez souvent le Capitaine Raymond (nommé récemment); pendant mon séjour à l'infirmerie j'avais rencontré deux Viennois : Paget et Charles Figuet.

Au repos suivant, le 22 Mai, nous sommes cantonnées à Bray-sur-Somme, gros bourg important; il commence à faire plutôt chaud. C'est au cours de cette période de repos que je reçois la triste nouvelle de la mort de mon frère Henry, Lieutenant d'artillerie au 1<sup>er</sup> lourd, tué au cours des opérations d'Arras, le 12 Mai 1915.

Le 155 court Rimailho était en 1914, le seul obusier français moderne très apprécié pour la précision du tir, mais qui avait une portée limitée à 4 kms; ce grave inconvénient conditionnait l'emplacement des batteries - emplacement souvent très rapproché des lignes tenues par l'Infanterie - notamment en période offensive (ce qui a été le cas des batteries d'Henry). C'est vraisemblablement au cours d'un tir de contre-batterie de 150 ou peut-être de 210 allemand, qu'Henry a été atteint par un éclat tranchant comme une lame de sabre, qui lui a coupé la carotide.

En dehors de Paget, Sergent-Major et Charles Figuet, je retrouve un autre viennois, Boyron, Lieutenant Commandant la 11<sup>e</sup> Compagnie (3<sup>e</sup> Bataillon).

Le séjour alterné : première ligne et repos à Suzanne ou à Bray, se poursuit sans incidents notables pendant tout le mois de Juin.

Dans les premiers jours de Juillet, l'innovation des permissions a permis un premier convoi : ceux qui sont au front depuis le mois d'Août 1914, partent les premiers... Je charge un poilu de la Compagnie qui fait partie de ce premier convoi - Nicaise d'Eyzin-Pinet de donner des nouvelles toutes fraîches à ma famille. La commission a été faite comme convenu; il a eu la gentillesse de m'apporter un petit colis de Saint-Marcel.

Pendant l'absence du Caporal-fourrier, je le remplace, ce qui me change un peu des fonctions moins intéressantes de Caporal d'escouade.

Nous sommes au repos à Bray, le 14 Juillet : le Colonel a organisé une séance récréative pour tout le Régiment avec participation de la musique, concert, chants, etc... ce fut un beau succès.

Le temps de Juillet et Août est à peine passable, beaucoup de pluie. Je continue mes fonctions de Caporal-fourrier au bureau de la



Compagnie. Il faut établir la liste des prochains permissionnaires; comme vaguemestre, s'occuper du courrier, des lettres, des mandats; autant d'occupations qui me changent du train-train ordinaire de la vie, un peu terre à terre, de l'escouade.

Le Capitaine Raymond devait partir en permission à Vienne le 4 Août ce qui me permettait de lui remettre une longue lettre pour la famille, il a eu en effet la gentillesse de m'informer de son départ et du désir d'emporter du courrier pour les familles des Viennois.

Nous apprenons au début d'Août que notre Division (la 28<sup>e</sup> D.I.) sera prochainement relevée par une Division anglaise. Les premiers éléments de cette Division anglaise arrivent et c'est la grande distraction du moment; nous trouvons le soldat anglais bien habillé, bien équipé, paraissant bien nourri.

Les officiers sont jeunes, beaux gars, grands, ayant beaucoup d'allure. Nous nous entretenons avec les hommes, qui sont sans doute pour la plupart des engagés pour la guerre, provenant des classes pauvres, aussi pour se faire un peu d'argent de poche, ils cherchent à nous vendre tout ce dont ils disposent : couteaux - rasoirs - tabac - même chargeurs de cartouches. Nous étions en admiration devant leur fusil, qui permettait avec deux chargeurs de cinq cartouches, de tirer dix fois de suite coup par coup, sans être obligés de réapprovisionner.

Les permissions ont été suspendues le 5 Août, par ordre de la Division, ce qui laisse supposer qu'il va se passer quelque chose de nouveau. Le Capitaine Raymond n'a donc pas pu partir comme il le pensait.

### **Le nouveau Secteur du 99<sup>e</sup> : la Champagne**

Le 15 Août, le 99<sup>e</sup> quitte définitivement le secteur qu'il occupait depuis Septembre 1914 ; une très longue étape de 30 kms pour arriver dans un cantonnement inconnu, en arrière du front (sans doute dans la région de Moreuil). Ce fut ensuite l'embarquement en chemin de fer pour une destination inconnue : le Capitaine Raymond, confidentiellement et sous le sceau du secret m'avait laissé comprendre que nous partions pour le front de Champagne. Effectivement, nous avons débarqué au camp de Châlons le 16 Août, puis après avoir traversé Châlons, par une chaleur accablante avec menaces d'orages, nous sommes arrivés, éreintés par cette longue marche et la chaleur, avec le poids du sac et de l'équipement (30 kg environ) dans un cantonnement près de Somme-Vesle à une vingtaine de kilomètres à l'est de Châlons.

**Après 48 h. de repos** - une nouvelle marche de nuit en pleine région de Champagne pouilleuse, pays aride, désertique, crayeux à fleur de sol, aux petits bois de pins, à l'aspect de maquis. Nous



remontons au Nord pour nous arrêter en plein bled, où nous sommes campés avec la toile individuelle à quelques kilomètres de Somme-Suippes, entre Suippes et Somme-Tourbe, où nous arrivons le 19 Août.

Dès notre arrivée à Somme-Suippes, où nous sommes campés, le Capitaine Raymond me prévient qu'il part en permission. Pendant quelques jours, nous sommes uniquement employés à des travaux à l'arrière du front, avec le 22<sup>e</sup>, le régiment frère de la Brigade sur plusieurs kilomètres, nous creusons de larges boyaux, allant de l'arrière à l'avant. Je retrouve André Morin, que je connais depuis longtemps ancien camarade d'Henry à Robin : il est Sergent au 140<sup>e</sup>.

Vers le 25 Août, nous quittons notre emplacement où nous campions pour nous rapprocher un peu du front, nous sommes toujours sous la tente.

Le 5 Septembre, retour du Capitaine Raymond, qui m'apporte de bonnes nouvelles de la famille, ayant pu voir mon père.

Le 12, nous sommes en première ligne dans le secteur des "Entonnoirs de Perthes". Personnellement, on me confie une mission particulière : il s'agit pour notre Bataillon (le 2<sup>e</sup> Bat.) de monter le plus près possible des premières lignes, du matériel et des munitions - on me donne comme hommes de corvée, la clique du Bataillon (tambours et clairons) - nous disposons d'un mulet et d'une voie de 40 avec un wagonnet qui arrive à un terminus situé à 200 mètres des lignes.

A hauteur de la maison forestière de Perthes, où se trouvent les dépôts de matériel et de munitions et où je loge avec mes hommes dans une cave, nous sommes entourés de plusieurs batteries d'artillerie lourde de gros calibre (mortiers de 280 et de 155 longs).

Il n'y a plus aucun doute possible, il se prépare une offensive de très grande envergure, l'activité est très grande, préparatifs de toutes sortes; les Allemands réagissent surtout sur la première ligne, et peu sur l'arrière : comment se fait-il que les batteries de gros calibre ne soient pas copieusement arrosées en contre-batteries ?

Le 20 Septembre, nous apprenons que le Capitaine Raymond vient d'être tué, ainsi qu'un Lieutenant de sa Compagnie (la 7<sup>e</sup>). Ils revenaient d'une reconnaissance en première ligne, pour reconnaître les emplacements de départ en vue de l'attaque prochaine.

Le 24, c'est la veille de la grande offensive; nous ne monterons en ligne que dans la nuit du 24 au 25. Dans l'après-midi du 24, l'aumônier de la Division, l'abbé Tellier de Poncheville nous rassemble pour nous exhorter à faire tout notre devoir, en chrétien et en bon Français.



### **L'attaque du 25 Septembre et jours suivants.**

Le 25 Septembre, à l'heure H : 10 heures du matin. Notre Bataillon (le 2<sup>e</sup> du 99<sup>e</sup> R.I.) ne faisait pas partie de la première vague d'assaut, mais de la 2<sup>e</sup> vague. Étant montés vers les premières lignes pendant la nuit du 24 au 25, nous étions vers 9 h. dans la 2<sup>e</sup> ligne, prêts à nous élancer vers les lignes allemandes. Le bombardement par notre artillerie avait été intense depuis 48 h., l'artillerie allemande ripostait, mais la riposte se faisait plus forte le matin du 25; les Allemands s'attendaient au déclenchement de l'assaut de l'infanterie et cela d'un moment à l'autre, et les tranchées de 1<sup>ère</sup> et de 2<sup>e</sup> lignes étaient copieusement arrosées. Dans cette attente de l'assaut, heure particulièrement angoissante pour tous ceux qui devaient y participer, chacun cherchait à rester calme et courageux devant le danger et l'incertitude des heures à venir... Malgré tout, les plaisanteries continuaient et à mon escouade, nous eûmes un petit incident comique qui mit un peu de gaieté chez tous.

Parmi mes poilus de la 11<sup>e</sup> escouade, j'avais un nommé R... de la région de La Palisse dans l'Allier, qui n'avait pas la réputation d'une bravoure exemplaire, aussi le brave homme était vert de peur à la pensée de monter sur les tranchées à l'heure décisive. Il me dit : *"Cabot, je n'y tiens plus - j'ai la colique"* - *"Eh! bien, mon pauvre vieux, tu ne vas pas te déculotter au milieu de nous tous - monte sur la tranchée pour ce que tu dois faire"*. Il se décide enfin et quelques minutes après, il redescend avec un sourire comme on ne lui en avait jamais vu. *"Oh! cabot, je suis blessé, j'ai reçu un éclat à la fesse"* - *"Eh! bien tant pis pour nous, nous ferons l'attaque sans toi, tu peux partir, au-revoir!"*. Ce petit incident comique se passait quelques instants avant l'heure H. A 9 h. 30 - heure H - tout se déclenche.

Nous apercevons la première vague dans la fumée et le brouillard et nous prenons place à notre tour dans la tranchée de première ligne, baïonnette au canon, prêts à bondir à notre tour, à H plus 10.

Nous voilà partis à l'assaut - debout sur le terre-plein, franchissant le réseau de fil de fer allemand - la première vague avait nettoyé la première tranchée allemande; quelques balles nous sifflent aux oreilles; peu ou à peu près pas de résistance allemande. Des prisonniers - fantassins sortant de leurs trous *"Kamerad!"*, n'opposant pas beaucoup de résistance.

Je verrai toute ma vie, la grande silhouette du Capitaine Kléber debout, revolver au poing, encourageant ses poilus, faisant signe aux prisonniers de gagner nos lignes.

Après avoir franchi la première et la 2<sup>e</sup> ligne allemande, zone où tout avait été bouleversé par le bombardement de notre artillerie, nous nous trouvons sur de la terre ferme, avec encore quelques arbres déchiquetés. La première vague continue son avance - nous les re-



joignons - le terrain est en pente légère, nous descendons vers un grand bois carré, nous saurons plus tard qu'il s'agit du "Trou Bricot" : c'est bien un trou, mais un trou très fortifié, où les Allemands résistent. Notre Brigade (99<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup>) a la mission d'encercler le bois, avant de l'attaquer; notre artillerie porte son effort sur ce nouvel objectif.

Toute l'après-midi du 25 Septembre, nous sommes en position devant le bois, mais pendant ce temps, d'autres formations françaises poursuivent la marche en avant, nous sommes dépassés par des unités d'autres divisions - même la cavalerie à cheval (des chasseurs ou des hussards) nous dépasse.

A la tombée de la nuit, vers six heures du soir, l'assaut est donné sur le bois. Un Bataillon allemand en entier capitule (800 hommes), "les Kamerad" de toutes parts : nous sommes absolument sidérés par cette masse de prisonniers, qui sortent en colonne par quatre.

Ces Allemands paraissent heureux de s'en tirer à si bon compte, plusieurs plaisantent, quelques-uns nous parlent français, nous causons avec eux; plusieurs ont sur leur longue capote "feldgrau", une petite lampe de poche électrique (c'est une nouveauté que le Français ne connaissait pas), ils ne font aucune difficulté pour nous les donner et surtout, ils nous font comprendre que dans le bois, il y a le "Kasino" des officiers et aussi une "Kantine".

Après cet intermède, le calme revient et nous passons la nuit sur place, nous dormons, un sommeil bien mérité après une journée qui restera gravée longtemps dans nos têtes. Le bilan de la journée a été important : le 99<sup>e</sup> avait fait plus de 1000 prisonniers - dans le secteur où nous étions, nous avons pris deux canons de 77. Nos pertes dans l'ensemble, ont été faibles.

Le lendemain matin, au jour, quelques camarades et moi-même, nous allons pénétrer dans le célèbre bois du "Trou Bricot". Le "Kasino" ou cercle des officiers est un chalet surélevé tout en bois rustique, ayant une belle allure; un groupe électrogène devait éclairer le "Kasino". La fameuse cantine que les prisonniers Allemands nous avaient signalée la veille, est en effet remplie de victuailles de toutes sortes : plusieurs jambons fumés entiers sont suspendus au plafond, des boîtes de conserves de légumes, de fruits au sirop, du chocolat, du café, du fromage, sans parler du Pain K.K. (1) pain de seigle bien noir, etc... Nous avons bien l'impression que les récits de nos journaux sont des racontars : l'Allemagne ne manque pas de vivres.

Nous faisons une ample razzia de ces vivres qui vont nous permettre de vivre sans nous priver pendant 24 ou 48 heures, car à la réflexion, il est prudent de ne pas en avoir trop dans son sac, car,

---

(1) Pain de guerre



en cas de capture par les Allemands, notre compte serait bon ! J'avais récupéré une longue capote "feldgrau" pour me servir de couverture supplémentaire, mais au bout de 48 h. je l'ai abandonnée. Le 26, toute la journée, nous restons sur la même position : le Trou Bricot. Dans la journée, nous avons l'impression que les Allemands se re-saisissent; quelques obus explosifs fusants de 150, tirés de loin font leur apparition; nous apprenons qu'au delà de la route Souain-Cernay, les Allemands occupent une ligne de résistance sur les hauteurs de Tahure à la cote 193 : ligne préparée d'avance avec un réseau de fils de fer extrêmement dense.

A la tombée de la nuit du 26 au soir la Brigade en entier (soit les deux régiments 99<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup>) reçoit l'ordre de se rapprocher de la première ligne, en soutien, car en haut-lieu on s'attend pour la nuit à une contre-attaque allemande. Après une marche d'approche, les Bataillons étant disposés en colonnes de Bataillons (1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, les uns derrière les autres) et dans chaque Compagnie, les sections en colonnes d'escouades par un, nous sommes maintenant à moins de 1 km de la première ligne; dès que la nuit est tombée, les fusées éclairantes éclairent tout le terrain devant nous. Les premières lignes françaises et allemandes sont nerveuses, sur le qui-vive, la fusillade éclate des deux côtés. Le Bataillon de tête de la Brigade en mouvement reçoit la fusillade, se trouve en mauvaise posture, cherche à stopper sa marche en avant, il en résulte un début de panique chez les hommes, panique qui se répercute sur les deux Bataillons qui suivent. Il faut des ordres impératifs de la part des officiers "Couchez-vous, et baïonnette au canon". Que se passe-t-il ? Est-ce la contre-attaque allemande ?

Le calme se rétablit peu à peu. Les hommes, habitués à la vie des tranchées, ne se sentent pas en sécurité sur le terre-plein, c'est un réflexe qui explique ce début de panique.

La nuit se passe sans autre incident sérieux. Avant le jour nous quittons nos emplacements, et nous nous installons sur une position de 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> ligne que nous allons aménager dans d'anciennes tranchées allemandes.

A partir du 27 Septembre et jusqu'au 8 Octobre, nous restons en réserve, en arrière des lignes à renforcer la position que nous occupons. Les Allemands bombardent constamment notre coin avec des obus lacrymogènes, à odeur d'amandes amères; le masque est inefficace. Une autre calamité : le manque d'eau; les Allemands avaient creusé quelques puits, mais ce n'est pas suffisant pour calmer notre soif (surtout avec les gaz) et il est impossible de se laver et de laver notre linge. Aussi, nous vivons dans un état de saleté pénible, d'autant plus que les bestioles pullulent; les Allemands couchaient sur des copeaux en papier qui en sont remplis : nous disons qu'ils sont bien Allemands car ils ont la "Croix de Fer".



Un certain jour, le Colonel Rousselon, qui commande le 99<sup>e</sup> passe près des tranchées que nous occupions et s'aperçoit que la chasse aux bestioles est l'une de nos principales occupations. Pour nous tranquilliser, il nous dit : *"Mes chers amis, pour vous consoler, je peux vous dire que le Colonel en a autant que vous"*.

Le 8 ou 9 Octobre, nous quittons l'emplacement de réserve où nous avons passé une dizaine de jours et nous montons en ligne sur la nouvelle position de la cote 193 à l'ouest du village de Tahure, au nord de la route de Souain. Nous allons y passer cinq jours, du 9 au 15 Octobre : cette position est assez agréable à occuper car elle est à contre-pente, les Allemands étant sur la pente opposée, la crête est tenue par nos petits postes.

#### **La relève : 14-15 Octobre**

C'est bien de la soif plus que de la faim dont nous avons souffert dans ce coin déshérité de la Champagne pouilleuse; il faut ajouter au manque d'eau les gaz lacrymogènes, ce qui augmentait encore notre besoin de boire.

Après avoir quitté de nuit notre position de l'arbric de la cote 193, nous faisons un arrêt en un certain point en arrière de la ligne, à hauteur de l'ancienne première ligne avant l'attaque du 25 Septembre. Là nous retrouvons les roulantes que nous n'avions pas revues depuis trois semaines, avec le train de combat (T.C.) : un sergent que j'avais eu comme instructeur au dépôt de Vienne me reconnaît, heureux de me revoir et me dit : *"Dis donc, petit, as-tu soif?"* - *"Bien sûr, nous sommes sans eau depuis plusieurs jours..."* - *"Eh bien, voilà pour toi"*. Il me tend un bidon de 2 litres de vin. Je n'ai pas besoin de mon quart; je prends le bidon et à la régalade, je bois, je bois... et une fois vide, je le rends au sergent. *"Eh bien, mon pauvre vieux, je vois que tu avais vraiment soif !"*. Inutile d'ajouter que ces deux litres de vin ne m'ont fait aucun mal et que les 15 ou 20 kms que nous avons faits ensuite se sont faits sans incidents.

Le 15 Octobre, nous voilà revenus sous la tente individuelle dans des petits boqueteaux de pins rabougris de la Pouilleuse, à proximité de Somme-Suipes. Nous apprenons que nous devons prochainement embarquer pour une destination inconnue (suivant la formule habituelle) mais les racontars précisent que nous irons au repos dans la région de Belfort.

Le 18, dans la nuit, nous embarquons à Chalons-sur-Marne. Effectivement, nous roulons vers Belfort, et plus tard vers l'Alsace (la région de Thann). C'est à Champigny que nous débarquons et nous allons cantonner dans un petit village à proximité de Chennebier : nous sommes à quinze kilomètres environ de Belfort. Le pays est extrêmement sympathique; avec mes camarades Caporaux comme moi, Degaud et les autres (Lépicier...) nous avons vite organisé notre



petite popote, c'est une brave dame qui nous prépare le menu le plus apprécié (beefsteack - frites - salade), nous sommes très heureux et nous ne pensons guère aux mauvais jours de la Somme et de la Champagne.

Le 20 Octobre, nous apprenons que les permissions qui avaient été suspendues à la Division depuis le 10 Septembre sont rétablies. J'ai l'espoir de pouvoir partir enfin dans une vingtaine de jours. Le 16 Novembre, jour de mon départ en permission, il y avait un an à peu près, jour pour jour, que j'étais parti au front, que j'avais quitté la famille et pendant un an, que d'évènements dans la famille : la mort d'Henry, surtout, qui a été un choc affreux pour mes parents et tout particulièrement pour ma pauvre mère; la disparition et plus vraisemblablement la mort de Félix Genin, le mari d'Isabelle Lacombe, la mort d'oncle Louis Lacombe, la participation de Paul Soutreaux au débarquement des Dardanelles, etc...

Jusqu'à mon départ pour Vienne, à Chenebier, on organise un peloton d'élèves sous-officiers, dont s'occupe personnellement le Colonel Rousselon : exercices à l'échelon Chef de Section.

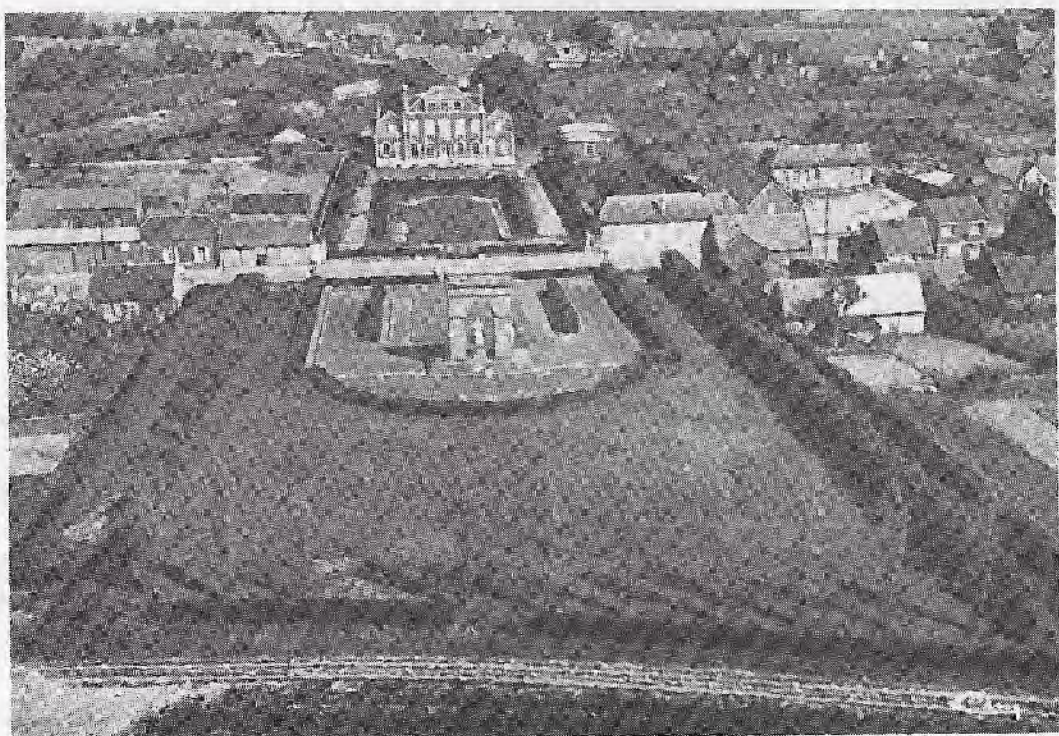
Le 23 Novembre, je suis revenu, j'ai rejoint ma Compagnie. Je suis présenté au Colonel comme candidat au cours et élève aspirant de Saint-Cyr, puis au Général commandant la Brigade : sur dix candidats possibles, nous restons quatre au 99<sup>e</sup>. Le 27 Novembre, une première chute de neige et un froid de - 5°. Le 29, le thermomètre est descendu à - 6°. Je quitte la Compagnie pour aller à Valdoie près de Belfort suivre un cours pour être nommé sergent. Je retrouve à ce cours le Lieutenant Boyron, instructeur. Je dois rester à Valdoie jusqu'au 15 Décembre; mais un contre-ordre a modifié cette prévision. Le 8 Décembre, le cours de Valdoie est suspendu, je rejoins ma Compagnie, car la Division quitte la région de Belfort pour Dannemarie en Alsace.

Le 11 Décembre, nous sommes à Dannemarie : le secteur est, paraît-il, très calme, tenu jusqu'à présent par des territoriaux (les classes ancienne de 35 à 40 ans). Le froid est assez vif, pluie et neige. J'ai la chance d'avoir le sac de distribution de l'escouade (privilege du Caporal), j'en profite, la nuit, pour me glisser dans ce sac en bonne toile, qui a près de deux mètres. Mais je constate, bien que nous ayons quitté la Champagne depuis plus de trois mois, que ce sac est encore imprégné de chlorure de benzyle (gaz lacrymogène) à la suite des bombardements d'Octobre.

Le 19 Décembre, nous sommes en première ligne, le secteur est effectivement très calme; quelques coups de fusils la nuit, à peu près pas d'obus. Les lignes sont assez éloignées l'une de l'autre : 500 mètres en moyenne. Nous sommes aux tranchées pour la nuit de Noël, mais en réserve, en arrière de la première ligne (je passe une partie de la



nuit en forêt de sapins, où je me suis perdu avec une corvée de soupe, je retrouve mon chemin au petit jour, les hommes de première ligne étaient impatients de voir enfin arriver la corvée de soupe). Sur notre gauche, le bombardement est assez violent, dans la région de Thann-le-Linge, sur les premiers contreforts des Vosges. Les 30, 31 Décembre et 1<sup>er</sup> Janvier, nous sommes au repos à Dannemarie.



*PROYART (Somme) - Vue générale aérienne*



# **LES POSSESSIONS URBAINES ET VIENNOISES DU COMTE-DAUPHIN**

## **d'après le Terrier de reconnaissances de 1478**

par Renée Bony

Dans les archives de la bibliothèque de Vienne est rangé le terrier de reconnaissances daté de 1478. Un terrier est un inventaire des possessions appartenant à des membres de la noblesse ou du clergé. Dans le cas du terrier de 1478, le propriétaire des biens répertoriés est le dauphin du Viennois. Si ce dernier en est le propriétaire réel, les habitants de Vienne en sont les propriétaires reconnaissants : ils sont usufruitiers héréditaires des biens en payant une taxe, le cens, c'est-à-dire une redevance au dauphin. L'acte juridique s'appelle une reconnaissance. Malgré la Révolution, malgré l'incendie de la bibliothèque en 1854, ce texte a été sauvé et conservé intact. Le terrier proprement dit est précédé d'un long texte précisant les droits de l'archevêque et du comte-dauphin et représentant l'accord signé entre les deux parties après le traité de Moiras de 1450. Le comte-dauphin, Louis II, futur roi Louis XI, reçoit l'hommage de l'archevêque. 1450 marque la fin d'une lutte sourde entre dauphin et archevêque pour le gouvernement de Vienne. C'est aussi la fin de la suprématie de l'archevêque dans la cité; mais celui-ci conservera cependant son titre de comte. Les péripéties de cette lutte s'étendent sur plus d'un siècle, depuis l'annexion du bourg de Sainte-Colombe au royaume de France en 1335.

Pourtant, le Viennois est donné à l'archevêque Bucharde en 1029; par ailleurs, la ville métropolitaine de Vienne lui est accordée le 14 Septembre 1029, de même que le château de Pipet, et ses dépendances aux alentours et le comté de Vienne; tous ces présents avaient été offerts à l'Église Saint-Maurice et à ses archevêques par la reine Ermengarde; elle-même les avait reçus du roi le 24 Avril 1011. Ce XI<sup>e</sup> siècle marque aussi l'avènement de la puissance féodale de l'Église de Vienne; ce nouveau pouvoir comtal est à la fois administratif, judiciaire et militaire.

L'archevêque inféode, vers 1030, le Viennois au comte d'Albon dont les descendants prendront le titre de dauphin; mais il se conserve la cité de Vienne avec ses tours et le château de Pipet. Ce n'est qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle que les biens de l'Église sont partagés entre le chapitre de la cathédrale Saint-Maurice et l'archevêque.



Le pouvoir de l'archevêque n'est pas total sur Vienne, car Jean de Bernin achète le comté de Vienne et le palais supérieur (ex-palais des Empereurs ou palais Saint-Blaise) à Hugues de Pagny en 1263. Le problème de ce pouvoir et l'origine des droits des dauphins à Vienne constituent un point historique encore obscur.

La lutte entre le dauphin Humbert II et l'archevêque Bertrand de la Chapelle se termine par la victoire de ce dernier. Pourtant en 1338, le dauphin réussit pour un temps à se faire reconnaître seigneur et comte de la ville et à y affermir son autorité. Il se fait prêter serment par les citoyens et malgré la résistance de l'archevêque, se rend maître de la ville et des châteaux avec l'aide du chapitre.

La vente du comté de Vienne par ce même dauphin au second fils du roi de France le 12 Avril 1343 va précipiter les conflits. Il faudra attendre ensuite un siècle avant que la suprématie du dauphin Louis II ne soit totale. Déjà en 1383, un accord intervient entre le dauphin et l'archevêque de Vienne; la juridiction de la ville et de sa banlieue est déclarée commune entre eux.

L'histoire de ce renversement politique a été fort bien présentée par Claude Faurc qui narre les luttes dans un texte bien documenté (Histoire de la réunion de Vienne à la France (1328-1454)). Gabriel Chapotat a réussi à démontrer les mécanismes de la réunion du comté et de la ville au royaume de France (Le rattachement du Dauphiné à la France). Grâce à ces deux érudits, les problèmes politiques sont bien connus.

Le terrier du comté de Vienne dans les archives de la bibliothèque municipale, en latin, est une conséquence de cet accord entre les deux parties; il a été rédigé et rénové par deux notaires, Jean Chatard et Bénédictin Morel, le 30 Juillet 1478.

C'est une reconnaissance de tous les bois, terres, vignes, prés, jardins et maisons appartenant au fief du dauphin dans le comté de Vienne. Les parcelles se rencontrent dans le territoire de Saint-Gervais au sud immédiat de Vienne, à l'extérieur de l'enceinte, dans le territoire de Pipet et de la Maladière, à l'est de la ville, dans le territoire de Bois-Royal, à l'est de la ville, proche de la Gère, et deux autres territoires non identifiés avec une grande précision, au nord de la cité.

La ville elle-même est décrite en détail. Nous remarquons tout de suite la dispersion de ce fief urbain, dans toute la cité. Aucune parcelle de l'autre côté de la Gère, au nord de cette rivière, n'appartient au dauphin. Le quartier le plus important se situe autour du palais delphinal, ce qui paraît logique. Quelques maisons dans la paroisse de Saint-Ferréol paient une redevance au dauphin. Plusieurs maisons, proches du palais delphinal, dans la paroisse de Notre-Dame, sont



inféodées au dauphin, comme quelques maisons dans la rue Perollière, voisine. Il n'est pas surprenant que le quartier de la Boucherie-le Macel- soit sous l'autorité delphinale; des parcelles proches, dans la rue Isambarde, rue Siméon Gouet, se rattachent à ce quartier. Un autre endroit est assez important : c'est le quartier de la Pierre du Bacon. Il y a encore quelques parcelles isolées, soit au sud du palais archiépiscopal supérieur, soit au-devant de la Table Ronde. Il est plus surprenant de noter l'important quartier à Fuissin, où l'origine du fief delphinal est plus difficile à cerner.

L'importance de ce texte est primordiale pour la connaissance de la Vienne médiévale; en effet si l'on découvre des mentions de maisons dispersées dans de nombreuses chartes, ce terrier, quant à lui, permet un essai de reconstitution de la ville. Malgré le nombre de parcelles décrites, la reconstitution est cependant loin d'être satisfaisante dans son ensemble. Assez précise autour du palais delphinal, elle devient beaucoup plus floue dans le Macel ou à Fuissin. Une des difficultés majeures provient de l'imprécision des confins : on donne souvent le nom d'un propriétaire proche ayant une certaine importance, mais ne touchant pas la parcelle décrite.

En 1634-1635, lors d'un premier essai du parcellaire de la ville, nous avons rencontré une difficulté similaire. On préfère parfois donner le nom d'un ancien propriétaire, ce qui ne facilite guère ce travail de puzzle. Examinons, par exemple le cas de la description des biens de Pierre de Florencia; celui-ci possède deux maisons, rue des Clercs, adossées au palais delphinal. Les limites nord et sud ne correspondent pas à la réalité, au moment même du relevé. Ainsi la reconnaissance de la maison d'habitation du charpentier Claude Mignerri signale-t-elle qu'il touche au sud une maison appartenant à un "de Florencia" et acquise par Pierrette, veuve de Pierre Le Moroz. Mais cette parcelle détenue par cette veuve est ignorée par Michel Pascalis, dont la maison est confinée par Antoine Mignerri, charpentier, au nord. La maison des héritiers de Jean Motarderri au sud correspond réellement à la réalité. Cet exemple montre la complexité d'une reconstitution et l'aide que peut apporter l'archéologie ou l'étude des caves dans l'îlot dit du Palais.

Les notaires signalent assez souvent le nom de l'ancien propriétaire à qui le reconnaissant a acheté la parcelle, ou à défaut le nom de l'ancien reconnaissant, ce qui suppose qu'il existe un terrier plus ancien non conservé. Ils remarquent aussi qu'untel est l'héritier de son père; ainsi noble Pierre de Florencia hérite-t-il de Jean; sa maison a appartenu auparavant à Aymar de Versay. Quant aux veuves héritant de leurs époux, elles laissent le patronyme de leur mari pour les confins. Ainsi Antoina est-elle la veuve et l'héritière de honnête chevalier Pierre Olmeri, ou Guigonne, veuve de Pierre Papillionis, ou encore Gona de Chapelle, veuve de Barthemy de Nycure.





Quartier Saint-Martin avant sa destruction :  
Rue de la Cocarde (à droite), Rue Jacquard (à gauche)  
*(Cl. Perriolat)*



Une autre difficulté est l'emploi du surnom, utilisé comme patronyme dans certains confins. C'est le cas d'Antoine Poyoletti, alias Raton. Ce surnom de Raton est devenu un moyen d'identifier une maison (vocata Raton), comme confin à la maison tenue par Bartholomé Baluse dans la paroisse de Saint-Georges. Mais le prénom de ce dénommé Raton devient Bénédictin dans un autre confin de maison. Or il semble que, quelle que soit la dénomination, on mentionne la même parcelle.

La dernière difficulté surgit dans la description partielle d'un quartier, car toutes les parcelles d'un même lieu n'appartiennent pas à un même fief; c'est le cas à Fuissin avec la parcelle correspondant à l'hôpital Sainte-Catherine, tenue par le chapitre de la cathédrale.

Quant à reconnaître les dimensions de parcelles décrites, il est impossible de l'imaginer : les taxes requises peuvent être un élément de l'importance de tel terrain par rapport à un autre. Mais la question reste posée de savoir si les maisons ne sont pas plus imposées que les jardins. Une maison avec boutique n'est-elle pas d'un meilleur rapport qu'une maison avec un jardin ? Quelle importance les notaires donnent-ils aux maisons d'habitation par rapport aux autres maisons ? La situation de la parcelle dans le centre de la ville est-elle un indice de rentabilité pris en compte ? Il semble que la surface du terrain, construit ou non, soit prise en compte. Arnaud Galand doit 2 sols pour ses différentes possessions, ce qui est très nettement supérieur à la moyenne (en général de 1 à 6 deniers, souvent 3 deniers).

Une étude détaillée des différents quartiers montrera le mieux la spécificité de chacun.

### LE MACEL

La reconstitution du Macel (appellation donnée à tout un quartier) manque de clarté. Le Macel n'est à l'origine qu'une halle de boucherie. Plusieurs maisons appartiennent à des bouchers, ce qui n'est pas une surprise. Quelle est l'importance de ces bancs (ou étal) de bouchers ? Si nous comparons avec le parcellaire de 1646, l'activité commerciale des bouchers se regroupe dans ce même quartier. La rue qui traverse ce quartier sera dénommée jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle rue de la Boucherie. Les consuls essaieront avec succès de sauvegarder ce rassemblement de bouchers, jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle tout au moins. Cette spécialisation de la rue est ancienne et existe à Vienne dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, si nous en croyons certains passages d'un texte, "les usages du mistral des comtes de Vienne". Le Macel est un des points forts du fief du dauphin. Au contraire, la halle aux grains, proche du palais archiépiscopal appartient à l'archevêque jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans le Macel, une halle



en partie conservée se double de bancs; tout (halle plus bancs) sont sous l'autorité du dauphin.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, le Macel est surveillé par le mistral. Une partie des prérogatives de ce vassal de l'archevêque, destitué au début du XIV<sup>e</sup> siècle, échoit au dauphin. Cette passation de pouvoirs se fait au cours de ce siècle, sans qu'on puisse en définir le déroulement.

Le quartier se transforme entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, avec la suppression de plusieurs rues orbes (impasses) ou rues intermédiaires (rues secondaires); ces impasses n'avaient d'autre fonction que de permettre la communication avec une maison dont l'entrée sur la rue faisait défaut.

Il est rare de pouvoir localiser avec précision telle ou telle maison, à l'exception toutefois de celles situées à l'angle de grandes rues, comme les deux bancs tenus par Gauffoidin de Ecclesia (angle des rues Teste-du-Bailler et Marchande). Il convient de remarquer que la halle de la Boucherie n'est pas délimitée, car elle appartient en propre au dauphin; la maison de Jean Breti s'adosse sur son côté nord. Le droit du dauphin, délégué à un seigneur, subsistera jusqu'à la Révolution, bien que la halle alors appelée *materie*, ait été transportée rue Écorchebœuf (au sud de la place Saint-Louis actuelle).

S'il est possible de regrouper quelques parcelles en un même lieu, il est difficile de toutes les situer. Il semblerait que seules les maisons entre les mains d'un boucher, ou des bancs de boucherie, paient une redevance, ce qui explique la faiblesse de cette reconstitution. Au cours du siècle suivant, il y a regroupement de parcelles pour former de nouvelles parcelles englobant les impasses et les rues secondaires qui n'ont plus de raison d'être (rue Orbe, rue Borghese - Bourgeoise -, rue Intermédiaire). Cependant, il faut encore noter au XVII<sup>e</sup> siècle, de petites unités de boucheries qui correspondent à un banc.

Un étude des caves permettrait peut-être une vision plus exacte de la topographie médiévale, malgré quelques reconstructions du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont bouleversé le terrain.

Il est curieux de constater qu'aucune parcelle autour d'Écorchebœuf ne se trouve sous l'autorité du dauphin, alors que "les usages du mistral des comtes de Vienne" spécifient avec force l'importance de ce lieu. C'est un abattoir sur les bords de la Gère, proche du Rhône où les bouchers doivent tuer les bovins après avoir payé une taxe, sauf en cas d'inondation, de gel, ou de neige, ils ne sont pas obligés d'utiliser cet abattoir. Cette obligation est encore en usage les siècles suivants. Est-ce à cause de la proximité de l'abbaye de Saint-André-le-Bas qui veille jalousement sur ses derniers droits ? N'oublions pas que jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle au moins, ce terrain lui appartenait.



FIEF URBAIN DU COMTE-DAUPHIN A VIENNE EN 1478

— FIEF URBAIN

Échelle 1/40000<sup>e</sup>

N ←





### LA PIERRE DU BACON

Par contre, le second abattoir, bien mentionné dans "les usages du mistral des comtes de Vienne", fait partie du fief du dauphin. Au temps de l'historien Chorier, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, cet abattoir n'est plus utilisé bien que l'on conserve l'appellation de Pierre de Bacon. Le nom indique déjà que l'abattoir était réservé aux porcs. Malgré les transformations récentes du quartier, la physionomie de cet endroit n'a guère évolué entre le moyen âge et le milieu du XX<sup>e</sup> siècle : l'îlot central entre l'ancienne rue Cuvière et l'ancienne rue de la Cocarde est déjà constitué; les parcelles mentionnées sont longées par deux rues plus ou moins parallèles. Toutes les maisons de l'îlot ne doivent pas une taxe : seules les deux maisons de Jean Millieri doivent une redevance.

Par contre, les renseignements sont plus nombreux pour la frange de terrain qui longe la place de la Pierre du Bacon. Joffred Chapuys a un terrain qui longe la place de la Pierre du Bacon. Joffred Chapuys a réussi à prendre possession de plusieurs maisons; sa grande maison s'agrandit encore après l'acquisition d'une maison ayant appartenu à un dénommé Alemand, et d'une autre maison. Ce ne sont pas ses seuls biens, car l'une d'elles est délimitée par une autre maison "dudit reconnaissant". C'est un exemple intéressant de regroupement de parcelles entre de mêmes mains. Il convient de souligner la dénomination changeante des bâtiments : ce ne sont pas de simples maisons (*domus*), ce sont de grandes demeures (*casalis magnus*). C'est une différenciation primordiale car ce sont les seuls détails qui permettent de déterminer la composition architecturale et sociologique du quartier. Cet habitat de notable existait déjà quelques siècles plus tôt, tout comme le regroupement de maisons qui est tout aussi ancien : en 1184, le chapitre de la cathédrale acquiert du chevalier Guillaume Bain le domaine et la possession de six maisons à Cuvière. Déjà en 1240, un texte signale l'"aula" de Cuvière, ce qui signifie bien l'intérêt qu'y portent des Viennois aisés. Le XV<sup>e</sup> siècle ne fait que maintenir une tradition. Le quartier de Cuvière conservera sa place privilégiée pendant tout l'Ancien Régime.

Au sud des maisons de Joffred Chapuys se trouve une rue conduisant au cimetière de Saint-Blaise et au marché aux bovins. Il ne faut pas prendre les points cardinaux à la lettre : l'orientation est très générale, sans grande précision, avec parfois des interversions.

Arnaud Galand possède un grand jardin, deux maisons avec chacune leur jardin contre le palais archiépiscopal supérieur (ex-palais des Empereurs) au sud. La surface totale est considérable car il doit 2 sols, y compris l'"aula" (belle maison) et une autre maison. Les mentions des confins sont intéressantes, car il y a une seconde rue (autre que celle qui sépare cette parcelle de la vaste parcelle de Joffred Chapuys), rue conduisant à la place où se tient le marché aux bovins,



du côté des "épies". Pendant un temps, on crut que ce toponyme "épies" fut un nom dérivé d'une maison abritant des pestiférés. Cet hôpital temporaire ne fut construit en réalité qu'à l'extrême fin de ce XV<sup>e</sup> siècle, soit plusieurs dizaines d'années après la rédaction de ce texte.

Les deux rues (montée des Épies et rue du professeur Vialleton) se différencient fort bien dans le terrier, l'une s'élançant vers le cimetière de Saint-Blaise et l'autre vers l'église de même vocable. L'emplacement exact de cette église a pu être retrouvé avec l'aide supplémentaire de documents du XVII<sup>e</sup> siècle (vers le collège Saint-Charles).

Dans le quartier de Cuvrière, le dauphin perceoit des taxes sur des moulins. Celui de noble Catherin Combe est environné de deux côtés par la Gère. Celui de Pierre de Porte touche à des battoirs, dont l'un, à l'est, lui appartient; ce dernier a été construit sur une terre qu'il possédait. Le moulin de noble Jacob de Miribelle est situé sur le territoire de la Roche, à côté de celui de François Costaing. Ce toponyme "Roche" donnera le nom à une rue de la Roche au XIX<sup>e</sup> siècle. Avant que le quartier de Cuvrière ne fût entouré de fortifications, le bourg s'appelait bourg de la Rochette au XIII<sup>e</sup> siècle. Citons encore la maison d'un papetier.

#### **JARDINS DANS LA PAROISSE DE SAINT-BLAISE.**

Dans la paroisse de Saint-Blaise, quelques parcelles font partie du fief delphinal; ce ne sont que des jardins. Aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, cette paroisse portait un nom différent : celui de Saint-Pierre-entre-Vignes, le suffixe "entre-Vignes" devant le différencier de la paroisse voisine de Saint-Pierre-entre-Juifs. Ce suffixe donne également une indication relative à une culture intra-muros au moyen âge. Il n'y a plus, en 1478, que des jardins; étaient-ils plantés jadis de vignes ? C'est une hypothèse séduisante; en 1247, l'archevêque de Vienne possédait une vigne le long de la rue, au lieu-dit "Trivium", carrefour vers la rue de l'Éperon actuelle. La culture de la vigne disparaît depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, car même dans la rue Isambarde (rue Simon Gouet actuelle), il est seulement fait mention de jardins.

Ces différents jardins appartenant à François Combeti ou à Antoine Julietti qui en possède deux, sont tous délimités au nord par le palais archiépiscopal, palais déjà cité comme limites aux biens d'Arnaud Galand. Deux palais viennois appartiennent à l'archevêque : l'un, à l'est de la cathédrale, ne sera détruit qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, après une histoire mouvementée. Le second était surnommé le "palais des Empereurs" car sa construction remonterait à l'époque romaine. Rapidement décrit par l'historien Chorier, il devait ressembler à une forteresse; il était un point fort de l'enceinte réduite du Bas-Empire. Ce n'est qu'en 1263 que l'archevêque Jean de Bernin l'achète de Hugues de Pagni, seigneur de Vienne, au prix de 7000 livres viennoises. Ce palais ou plutôt ces ruines, sera offert en 1601 aux Capucins pour l'installation de leur couvent.



Cette partie haute de la ville est restée peu construite pendant longtemps, jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, comme nous l'apprend, entre autres, l'étude minutieuse des actes de vente de terrains avant l'édification du collège des Jésuites.

Si le palais supérieur appartenait jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle à un comte viennois, dont l'origine des biens reste imprécise, nous ignorons cependant comment les terres environnantes échoient au dauphin.

#### **TABLE RONDE.**

Quelques maisons à l'angle de la rue de la Table Ronde et de la rue des Clercs doivent une redevance au dauphin. "L'usage du mistral des comtes de Vienne" ne permet pas de faire remonter l'existence des possessions delphinales dans ce quartier dès le XIII<sup>e</sup> siècle. La proximité de l'asile de la Table ronde explique l'intérêt du dauphin. Il veut contrôler, même indirectement, ce point. L'étude historique de cet asile par Claude Faure montre la volonté des puissants de l'assujettir à leur profit.

#### **RUE ISAMBARD.**

Les quelques maisons et jardins qui bordent une extrémité de la rue Isambard (rue Simon Gouet actuelle) ne constituent pas que le prolongement du quartier du Macel. Cette rue marque aussi la transition entre le centre ville construit et les hauteurs de la cité avec de nombreux jardins. L'appellation précise de la rue retient l'attention; Charles Jaillet avait déjà relevé l'origine de ce nom : c'est une famille viennoise importante qui finit par donner leur patronyme à une rue. Le terrier précise que ce transfert date du XV<sup>e</sup> siècle au moins.

#### **ILOT DU PALAIS.**

La description de cet îlot est d'autant plus intéressante que la topographie de ce quartier n'a pas été bouleversée par les transformations du XIX<sup>e</sup> ou du XX<sup>e</sup> siècle. L'étude architecturale développée dans ma thèse, "l'urbanisme à Vienne du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle", montre une permanence étonnante du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours. A l'exception de quelques additions dans les cours ou de reconstruction d'une maison au XIX<sup>e</sup> siècle, au même emplacement que précédemment, nous pouvons constater la stabilité du nombre de parcelles de l'îlot depuis la construction de maisons, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. La structure de l'îlot est donc restée stable, c'est ce que montrent aussi bien les deux parcellaires du XVII<sup>e</sup> siècle que les plans cadastraux du XIX<sup>e</sup> siècle. Les quelques modifications sont minimales et concernent seulement la surface des parcelles rognées par des alignements, ce qui est sensible, rue des Clercs et rue de Bourgogne, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

L'étude du terrier du XV<sup>e</sup> siècle se révèle une aide efficace et précieuse pour comprendre les transformations au cours de la Renaissance.





Quartier Saint-Martin avant sa destruction :  
Rue J. Martin. Au fond, amorce de la montée des Bernardines.  
*(Cl. Perriolat)*



En premier lieu, il convient de remarquer que la totalité de l'îlot n'est pas décrite, pour une raison inconnue. Si la rue des Clercs et la rue du 4 Septembre sont relativement bien détaillées, il n'en est pas de même pour la rue de Bourgogne (Grand-Rue), bien que les parcelles touchent le palais delphinal qui compose le centre de l'îlot. A l'exception de l'angle entre les rues Maurice Faure et de Bourgogne, nous ne pouvons situer que de manière peu précise les autres parcelles rue de Bourgogne. L'une d'elles ne manque pas d'intérêt, mais il est hasardeux de la situer avec une grande précision. Cependant elle semble assez proche de la rue Maurice Faure : le texte stipule en effet qu'elle est longée par une rue Inférieure allant de l'"hospellaria" à la porte du pont du Rhône. Cette maison touche la porte du palais delphinal, ce qui explique qu'elle appartienne au fief delphinal, mais ce n'est pas le cas du jardin attaché au bâtiment. Le propriétaire de la maison, Thomas Ovin, est qualifié de "hospilles", son jardin est dit joignant l'hôtellerie. La rue est décrite en partant de cette hôtellerie. Le choix judicieux de l'emplacement de ce logis renforce cette hypothèse : la maison est proche du débouché du pont du Rhône et en même temps d'une des rues principales de la ville où passe le trafic; l'appellation de cette voie est un indice supplémentaire (Grand-Rue : magna cariera).

Il est inexact de noter que seules les maisons font partie du fief. Un bâtiment peut être subdivisé entre plusieurs personnes, lorsqu'il y a des ouvriers (terme médiéval pour boutiques). L'exemple de la maison Tribolet est significatif : Pierre de Tryssino doit un denier pour son ouvrier qui se trouve sous la maison de ce Tribolet.

Le cas de la rue du 4 Septembre est unique car nous pouvons reconstituer sans faille toute la frange des parcelles. La première constatation est la presque immobilité du nombre des parcelles entre les XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Il n'y a qu'une correction à proposer : les maisons appartenant à Jean Vernery, Jean Castelli ou au marchand nommé Olmeri forment actuellement la grande parcelle qui était encore divisée en 1646 entre deux propriétaires. Le problème qui se pose est de savoir si les limites des parcelles sont restées stables. Hypothèse séduisante, car, les propriétaires ont tendance à réédifier les maisons sur un même emplacement. Seule une étude archéologique des caves pourrait également apporter un élément de réponse à cette question. Il faut souligner l'importance des archives. Elles peuvent aider à comprendre la configuration des lieux. Toutes les maisons avaient-elles des caves ? Ou a-t-on réutilisé des vestiges romains ? Une étude des caves apporterait une aide d'autant plus précieuse qu'elle pourrait permettre d'établir si les maisons étaient construites en pierre. Il reste peu d'exemple de construction en bois; mais il devait y en avoir beaucoup, ne serait-ce qu'à cause du moindre coût des matériaux. Des documents de l'époque moderne mentionnent



plusieurs exemples de maisons à colombage. Quelquefois, les notaires notent la reconstruction de maisons, et spécifient les cas de réédification en pierre, ce qui signifie que l'on peut retrouver des fondations en pierre.

Notons, en dernier lieu, les quelques maisons, à l'angle de la rue du 4 Septembre - appelée alors, rue des Peaux Belles - et de la rue de Bourgogne, d'un îlot proche de l'îlot dit du Palais (îlot 11 actuellement). Il y a encore quelques maisons difficiles à cerner, proches de la rue allant au pont du Rhône. Ces maisons sont sises dans la paroisse de Saint-Ferréol.

### **QUARTIER DE LA PAROISSE DE NOTRE-DAME**

Seule une partie de la paroisse de Notre-Dame-de-la-Vie est décrite. La reconstitution parcellaire est relativement précise. La maison de Jean de Morelli, à l'angle de deux rues est indiquée à deux reprises. C'est un cas rarissime. L'îlot entre le palais delphinal et l'église Notre-Dame-de-la-Vie - l'ex-temple dédié à Auguste et à Livie - est reconstitué en entier. Cet îlot de petite taille a disparu lors du dégagement du temple au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Une partie de l'îlot voisin se retrouve assez bien dans la description.

Il est fait mention de la maison de messire Robert, prêtre de cette paroisse. Les "usages du mistral des comtes de Vienne" indiquent aussi la maison d'un chapelain. Le presbytère se trouve-t-il exactement au même emplacement qu'au XVII<sup>e</sup> siècle ? D'après les parcellaires de 1646 et de 1699, le presbytère s'accolait au côté méridional de l'église. Ici, il semble se trouver sur le côté septentrional et il ne touche pas l'église qui n'est mentionnée dans aucune limite de parcelles décrites.

Noble Jacob Costaing possède une fort grande parcelle à l'ouest de toutes celles qui font partie du fief delphinal dans ce quartier. Un de ses descendants au XVII<sup>e</sup> siècle reprend dans ses biens cette même parcelle, avec une vaste maison et un jardin. La famille Costaing était la plus riche de cette paroisse, avec une fondation de messes importantes sur l'autel de l'église Notre-Dame-de-la-Vie.

Plusieurs parcelles sont délimitées par le cimetière de la paroisse. C'est un détail topographique d'autant plus intéressant que ce cimetière va disparaître à une date indéterminée au cours du siècle suivant, après les guerres de religion, après la désaffectation momentanée de l'église, au point que l'on va jusqu'à oublier son existence. On peut supposer que par la suite les morts furent inhumés dans le cimetière de la paroisse de Saint-André-le-Haut, car l'abbesse de l'abbaye royale de Saint-André-le-Haut était la patronnesse de la paroisse de Notre-Dame-de-la-Vie, c'est-à-dire qu'elle a le droit de nommer le curé de cette paroisse.



Le cimetière se trouvait autour de l'église paroissiale, ce qui explique la présence d'une place sur laquelle aucune maison n'empiètera dans les années suivant sa disparition. Ce cimetière se voyait sur le côté sud de l'église. Le problème qui se pose est de savoir l'importance des découvertes de squelettes proches du temple lors de son dégagement au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les seuls renseignements connus remontent à 1852 : *"en suivant une tranchée pour reconnaître le sol antique sur lequel reposait le temple (...) on a découvert des ossements humains provenant de l'ancien cimetière de la paroisse de Notre-Dame-de-la-Vie, le plus important de la ville avant la Révolution"* (Moniteur Viennois, 1852, 9 Juillet). Malgré l'erreur historique sur l'époque d'utilisation du cimetière, ce texte est, pour l'instant, le seul document le rappelant matériellement. Le dénivellement de la place au XIX<sup>e</sup> siècle a-t-il touché le cimetière ? Quels sont les vestiges que l'archéologie actuelle peut encore découvrir ? Il semble que ce furent des inhumations dans un cercueil de bois et non des sarcophages ou des tombes maçonnées. Seule une étude archéologique arriverait à dater les époques d'occupation de ce cimetière.

#### QUARTIER DE FUISSIN

Une partie seulement du quartier de Fuissin est décrite. L'origine du fief est difficile à discerner; il n'y a ni la proximité d'un palais appartenant au dauphin, ni un abattoir, ni une boucherie.

Le fief est d'étendue moyenne. Il ne touche pas le grand cloître de Saint-Maurice; des maisons avec ou non un jardin dépendant d'une chapelle fondée dans la cathédrale font tampon entre le grand cloître et le fief delphinal. La grande rue, allant de la porte de Reminiscere à la porte d'Avignon, en est la limite occidentale. Plusieurs voies de communication le strient, en plus d'une rue orbe (impasse). Une rue conduit jusqu'à la maison Durand. Une rue Intermédiaire reste une ruelle secondaire. Est-ce la même rue qui est dénommée rue Médiane à un autre endroit ? La rue Famery ou la rue Jallinerie sont les seules à se démarquer des autres par une appellation précise. Lors des reconstitutions des parcellaires de 1646 et de 1699, j'ai noté l'existence de deux impasses qui reliaient le grand îlot central du quartier de Fuissin, ultimes vestiges du moyen âge qui subsistent jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans la rue Juiverie se voit alors une place, espace vide entre deux maisons, qui correspond vraisemblablement à cette place indiquée dans le terrier, place qui se prolongeait par une ruelle jusqu'à la Grand-Rue.

Les différentes parcelles s'emboîtent : le puzzle n'a pu cependant être reconstitué dans son entier. Il y a quelques points forts avec la grande parcelle appartenant à Étienne de Poisieux, chevalier de Septème et d'Auberives. Elle est taxée à neuf deniers, ce qui représente une des taxes les plus élevées de la ville. Cette maison entourée d'un jardin est localisée avec certitude car elle sera au XVII<sup>e</sup> siècle



le noyau primitif de l'enclos des Minimes. Cette propriété marque la limite sud du fief dans ce quartier.

Une parcelle n'est pas comprise dans ce fief malgré sa position centrale. Bien que n'étant pas nommément citée, elle sert de confins à plusieurs maisons : c'est l'hôpital Sainte-Catherine qui se compose d'une maison et d'un jardin. Le recteur de cet hôpital doit une taxe pour un terrain à l'extérieur de la cité. Cet hôpital est ancien car il est connu dès 1309/1310.

Les maison longent la rue principale, quelques impasses conduisent vers des maisons ou des jardins plus à l'intérieur de l'îlot. Mais au centre de l'îlot, les jardins supplantent les constructions.

### CONCLUSION.

Ce terrier de reconnaissances est d'une importance capitale : il est beaucoup plus précis que le texte des "usages du mistral des comtes de Vienne" (vers 1276) qui ne cite que les noms de propriétaires et les taxes dues. Avant les parcellaires du XVII<sup>e</sup> siècle, ce terrier est le document le plus complet possédé dans les archives de Vienne. S'il confirme certains renseignements dispersés dans divers dossiers, il informe également sur certains points : localisation du cimetière de Notre-Dame-de-la-Vie, du cimetière de Saint-Blaise et de l'église Saint-Blaise, de l'hôpital Sainte-Catherine, du presbytère de Notre-Dame-de-la-Vie. Les deux cimetières disparaissent tous deux au XVI<sup>e</sup> siècle; celui de Saint-Blaise disparaît-il en même temps que la paroisse de ce vocable, après les guerres de religion ? Le cas du cimetière de Notre-Dame-de-la-Vie est-il identique ? On sait que l'église Notre-Dame fut désaffectée de longues années jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

Pour la première fois, il est possible de reconstituer en partie l'enchevêtrement des fiefs à Vienne, grâce à ces recherches effectuées sur le fief delphinal. La documentation permet même de préciser l'utilisation des parcelles (maisons, jardins, moulin, hôtellerie, hôpital). Il est possible alors d'avoir une vision plus nette de l'habitat; dès le fin du moyen âge, le centre ville (Macel, îlot dit du Palais, ou les alentours de l'église Notre-Dame-de-la-Vie) a un tissu urbain serré. Toutes les parcelles sont construites. La reconstitution parcellaire de l'îlot dit du Palais devrait se doubler d'une étude des caves pour mieux permettre des comparaisons : ces parcelles ont-elles toujours les mêmes limites ? Y a-t-il un nombre plus élevé de maisons avant 1478 ? Ne pouvons-nous pas nous demander s'il y a ou non une influence de l'époque romaine ? Un travail sur ces caves, travail qui débute seulement, pourrait à juste titre faciliter la compréhension entre l'époque romaine et l'époque médiévale, car il est connu que des structures antiques se rencontrent parfois dans le sous-sol viennois. Il serait intéressant de préciser la date d'installation de la



masse du palais royal, devenu palais delphinal, puis palais de justice, masse qui a structuré l'îlot, lui donnant sa personnalité propre.

Cette étude historique est la première analyse possible du tissu parcellaire urbain. Ensuite, il nous faut patienter jusqu'en 1635-1646; la vision de Vienne est alors plus globale sur tous les îlots. La reconstitution du cadastre, d'après surtout les parcellaires, a été couronnée de succès mais le XVII<sup>e</sup> siècle est une époque où la structure des parcelles est stable. Le terrier de reconnaissances prouve que cette stabilité peut être ancienne (îlot du Palais, îlot vers le temple d'Auguste et de Livie). Certains quartiers vont être fortement modifiés (quartiers du Maccé ou de Fuissin). Il y a donc deux avenir possibles pour les quartiers : soit une certaine immobilité, soit une profonde transformation. La taille moyenne de Vienne facilite ce type de recherche globale de la ville et rend donc l'étude plus intéressante.



# LES CINQUANTE ANS ! L'ANNÉE 1941

par Jean Bouvard

*Les quatre premiers mois de 1941 ont été évoqués dans "La Tribune de Vienne". Pour ce bulletin nous ne pouvons évidemment retenir que les principaux événements qui en ont marqué le cours. Nous nous attacherons le plus possible à leur incidence sur la vie de cette cité. A travers la presse locale, les interviews réalisées, les archives consultées et notre propre mémoire, nous tâcherons de retrouver les réactions de l'opinion publique viennoise de ce temps-là, sans engager nos sentiments personnels.*

## UNE ATMOSPHÈRE TROMPEUSE

Cette année 1941 demeure incontestablement la plus calme, la plus sereine des quatre années suivantes, durant lesquelles les Français vont connaître les pires inquiétudes et les pires souffrances. Elle est l'année de l'illusion des "Chantiers de la Jeunesse", appelés "Les Chantiers du Maréchal". Leur but essentiel est de donner aux "Compagnons de France", une mystique par l'entraînement physique, le bûcheronnage, la construction des camps, mystique dans laquelle les Allemands voient une organisation para-militaire. D'ailleurs beaucoup de Français le pensent aussi et le souhaitent.

A ce sujet, le journaliste Pierre BALSEGUR évoque la haute figure du Capitaine DUNOYER de SEGONZAC qui, malgré ses 34 ans, est surnommé "le vieux chef" tant sa personnalité rayonne : "Il saura animer et passionner une incomparable équipe d'hommes venus de tous les horizons politiques, religieux ou sociaux". BEUVE-MERY (qui sera plus tard le fondateur du "Monde") et Jean-Marie DOMENACH, journalistes; FRANÇOIS PONCET, ancien ambassadeur à Berlin et à Rome; Emmanuel MOUNIER, philosophe (qui vint ensuite enseigner et se cacher à l'institution Robin), CHOMBARD de LAUWE, sociologue, Jean-Marcel JEANNENEY, juriste, et même Paul CLAUDEL, participeront à cette alliance imprévue de l'intelligentsia.



Dès que les Allemands pénétreront en zone dite libre, au mois de Novembre 1942, l'École d'Uriage n'y survivra pas. Là, se formaient évidemment des cadres qui s'intégreront ensuite dans les armées de la "France Libre". On voit rentrer à Vienne de jeunes garçons pour lesquels cette tentative d'union et de dépassement de soi n'aura été qu'un rêve. Nous pourrions citer tel ou tel qui formèrent plus tard l'ossature des premiers maquis. Le Général LA PORTE du THEIL, ancien chef scout, avait été un des premiers à vouloir occuper ces quelque 800.000 adultes qui se trouvaient démobilisés par l'Armistice. Il voyait juste quand il disait à ses hommes : "L'Allemagne a perdu la guerre, mais ce sera long".

### A TRAVERS LA PRESSE

Même si PARIS-SOIR, LE FIGARO, LE TEMPS sont installés à Lyon, les journaux régionaux tels le LYON RÉPUBLICAIN, de Pierre LAVAL; le NOUVELLISTE de Félix GARCIN; le PETIT DAUPHINOIS de la famille BESSON, LE PROGRÈS dirigé par M. Émile BREMOND, gendre du fondateur DELAROCHE, sont les journaux les plus lus à Vienne. En 1936, LE PROGRÈS était le plus lu avec 4.700 exemplaires vendus par jour, venait ensuite LE NOUVELLISTE avec 2.500 exemplaires. LE PROGRÈS eut le grand mérite de se saborder lors de l'entrée des Allemands en zone libre, continuant à payer son personnel jusqu'à la Libération, ce qui lui valut de conserver son titre. Quant au NOUVELLISTE, il s'enfonça de plus en plus dans un esprit de collaboration, d'où sa disparition en 1944.

Les Viennois lisent aussi les deux hebdomadaires locaux, LE JOURNAL DE VIENNE et le MONITEUR VIENNOIS qui vient d'être acheté à la famille BLANCHARD par M. Émile CHENEBON. Si le premier nommé fut très vichyste, comme l'on disait alors, malgré les avertissements le second s'enfonça jusqu'au bout dans l'espoir insensé d'un rapprochement avec l'occupant nazi, ce qui fut sa perte. De Grenoble parviennent aussi, LA RÉPUBLIQUE du SUD-EST, la DÉPÊCHE DAUPHINOISE et LA CROIX de l'ISÈRE.

Il faut tout de même ajouter que peu à peu LE PETIT DAUPHINOIS va ravir Vienne au PROGRÈS. En effet, durant la première occupation, le journal de Grenoble donna des informations importantes et pratiques sur le ravitaillement, parce qu'il avait un fil direct avec Vichy. Par contre LE PROGRÈS et LE NOUVELLISTE eurent très peu d'informations puisque Lyon était occupée par les Allemands. Les deux journaux devaient se contenter souvent des dépêches données à la radio.

La presse en général continue donc à se modeler sur l'opinion en même temps qu'elle tend à la forger.



### UN MOIS DIFFICILE

Pour Hitler, le mois d'Avril est un mois crucial. Les difficultés commencent. Elles vont retarder de deux mois l'invasion prévue de la Russie, car il souhaite d'abord se couvrir du côté de l'Europe du Sud-Est. Le 6, c'est l'envahissement de la Yougoslavie et de la Grèce, mais cela ne va pas tout seul. Les Italiens, toujours prêts à donner un coup de poignard dans le sol, attaquent également pour soutenir le grand frère, mais ils n'iront pas loin ! Pourtant ville ouverte, Belgrade est bombardée. Les II<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> armées yougoslaves doivent capituler. Pierre II et le gouvernement se réfugient à Jérusalem. En Grèce, la ville de Salonique tombe le 8. Le premier ministre se suicide. Les Bulgares entrent en Macédoine. Enfin, la Grèce capitule et les Allemands entrent le 27 à Athènes. Hitler va pouvoir préparer son invasion de la Russie.

Le 22 Juin l'opération appelée "Barbarossa" commence à 3 h. 15 du matin. Qu'on nous permette d'évoquer ici un souvenir personnel. Vers 7 heures, je me trouve en gare de Sainte-Colombe dans l'attente du train de Tournon. C'est l'instant où un cheminot que je ne connais pas et qui ne me connaît pas me prend le bras et me dit à l'oreille : *"Ils ont envahi la Russie cette nuit, ils sont foutus"*. Et tout guilleret il s'en va en sifflotant. Vient donc de s'ouvrir l'aventure qui conduira Hitler à sa perte et à la perte de millions d'hommes qui vont tomber dans l'hiver galcé de la grande plaine russe.

Désormais, Vienne attend et espère comme toute la France. Ses habitants se reportent sur les hebdomadaires pour essayer d'en savoir davantage etoudraient trouver à travers leurs lignes quelques lueurs d'espoir. Ils en sont pour leurs frais, il y a la censure française d'abord, allemande ensuite. Déjà la Gestapo montre le bout de son nez. Elle a ses servants ici comme ailleurs. On s'en apercevra bientôt.



## LES AMIS DE VIENNE A VENISE

---

Pour la première fois depuis sa création en 1904, la société des Amis de Vienne organisait pour ses adhérents un voyage culturel à l'étranger.

Ce voyage se déroulait du 23 au 28 septembre 91. Le succès fut grand, grâce à la minutieuse préparation et au savoir-faire de Mesdames SEGUIN et THEVENET, ainsi qu'à la compétence et aux vastes connaissances de Sophie SCHADELLE, dont beaucoup de Viennois avaient pu apprécier les qualités lors de ses causeries.

Devant un tel succès, les Amis de Vienne envisagent un autre voyage en Italie, qui aurait lieu au mois de septembre 1992.





## **CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »**

### **Président d'Honneur (à vie) :**

M. Charles JAILLET - Ancien Président

### **Comité de Patronage :**

M. Hugues SAVAY-GUERRAZ - Conservateur

M. François LEGE - Conservateur

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur, Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées

M. Serge TOURENC - Conservateur de Fouilles †

### **BUREAU**

**Président :** M. André HULLO - Professeur

**Vice-Présidents :** M<sup>e</sup> Charles FRÉCON - Notaire - Vienne

M. Jean-François GRENOUILLER - Bibliothécaire

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - Vienne

M. François RENAUD - Professeur

**Secrétaire Général :** M<sup>e</sup> Charles FRÉCON - Notaire - Vienne

**Secrétaire-adjoint :** Pierre GIRAUDO

**Trésorière :** Mme THEVENET

### **MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION**

M<sup>e</sup> Jean ARMANET - Notaire - Vienne

M. Paul BLANCHON - Professeur - Vienne

Dr Marc CHALON - Sainte-Colombe

M. Roger DUFROID - Retraité - Vienne

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de Vienne

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - Sainte-Colombe-lès-Vienne

Mme Michel GUILLOT - Saint-Romain-en-Gal

M. Jean MELMOUX - Université - Lyon III

M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - Vienne

Mme Maurice SEGUIN - Vienne

M. SONDAZ - Vienne

M. Jean VAGANAY - Industriel - Vienne



## SOMMAIRE DU N° 86 - 1991

---

- In Memoriam : Noël CHAPUIS, . . . . . Fasc. 1
- Bibliographie, par André HULLO, . . . . . Fasc. 1
- Chronologie, par François RENAUD, . . . . . Fasc. 1
- La Brasserie Windeck, par Pascale BODIN, . . . . . Fasc. 1
- Une préoccupation constante sous l'ancien régime :  
  les alignements, par Renée BONY, . . . . . Fasc.1
- Un grand homme politique viennois dans l'antiquité :  
  Valérius ASIATICUS, par Jean MELMOUX, . . . . . Fasc. 2
- Souvenirs de quatre années de guerre 1914-1918,  
  par Jean BRESSE, . . . . . Fasc. 2 et 4
- Le pont sur la Gère, par René BONY, . . . . . Fasc. 2
- Louis de MAUGIRON, par Roger DUFROID, . . . . . Fasc. 3
- Le Chemin Vieux, par Roger DUFROID, . . . . . Fasc. 3
- Les Possessions Urbaines et Viennoises  
  du Comte Dauphin, par Renée BONY, . . . . . Fasc. 4
- L'année 41, par Jean BOUVARD, . . . . . Fasc. 4